

1

Des os, des chairs, du sang. Il tourna encore dans son lit, incapable de déloger ces images de sa tête, et les heures défilaient sans qu'il parvienne à trouver le sommeil. Les battements de son cœur résonnaient dans ses oreilles et des gouttes de sueur ruisselaient le long de sa nuque. Il se redressa et s'assit au bord du lit en essayant de ralentir sa respiration. Il inspira profondément et souffla lentement, comme le lui avait recommandé son psychiatre. Sa méthode semblait encore efficace et il voulut se recoucher quand son regard se posa sur la photo d'un couple enlacé. Le cadre reflétait la clarté de la lune qui donnait à la chambre une teinte bleutée. Il posa sa main sur le verre et caressa doucement les traits fins de la jeune femme jusqu'à être submergé par une profonde mélancolie. Il se leva alors d'un bond et donna un brusque et violent coup de poing suivi d'un hurlement. Le cadre traversa la pièce et vola en éclats en retombant sur le parquet. Son rythme respiratoire s'accéléra encore. Réveillé

par le vacarme, Sylvère s'était levé en silence. Il se tenait immobile dans l'encadrement de la porte et observait Jean-Pierre de ses yeux noirs que la lune teintait d'une lueur nacrée. Jean-Pierre resta debout et fixa le sol, hypnotisé par les morceaux de verre qui scintillaient au sol comme des milliers d'étoiles. Le sommeil le fuyait et l'appétit ne revenait pas. Les visions devenaient de plus en plus fréquentes et violentes. Il avait longtemps repoussé ce moment, mais à ce rythme, il ne tiendrait plus longtemps. Il fallait définitivement oublier les conneries du psy et accepter ce qui était réellement arrivé à sa femme. Il savait comment s'en sortir, tout était prêt depuis longtemps et le moment était venu de franchir une étape. Il enfila un treillis de circonstance, quitta sa chambre et chargea plusieurs outils dans sa voiture. Il croisa à nouveau Sylvère qui manifesta l'envie de l'accompagner, mais Jean-Pierre devait être seul, au moins pour la première fois. Il partit en plein milieu de la nuit, emprunta les routes sinueuses de la montagne Noire où les châtaigniers venaient se courber sur la route comme pour vous refuser le passage et roula près d'une heure dans ce massif montagneux du Sud de la France. Il se gara finalement devant une grange. Il sortit ses outils, les disposa dans un ordre précis sur un établi qu'il regarda ensuite d'un air satisfait. Tout était prêt, mais il manquait encore le plus important et il n'avait que jusqu'au lever du

soleil pour attraper sa première proie. Il monta dans un autre véhicule dont les plaques d'immatriculation resteraient muettes s'il venait à être vu et roula vers le seul endroit qui pouvait encore attirer des promeneurs à cette heure avancée de la nuit. Il ne ressentait pas d'excitation, pas de plaisir particulier, tout au plus une légère appréhension mêlée à une sorte de soulagement. Il allait le faire de la façon la plus simple, pour assouvir un besoin vital, élémentaire, érigé en loi naturelle par tous les êtres vivants. Il se gara dans le centre-ville et se dirigea vers la Cité de Carcassonne. Elle resplendissait dans ces nuits printanières encore dénuée de touristes, redevenant un endroit calme et mystérieux où il faisait bon flâner le long de ses ruelles envoûtantes qui sillonnaient entre ses remparts, comme des rides sur le visage d'une vieille dame insensible au temps qui passe. Les premiers rayons de soleil ne tarderaient pas à prendre les fortifications, mais les lampadaires éclairaient encore les façades grises, donnant à la Cité un charme authentique. La nuit, elle était soulagée du voile mercantile dont la drapaient jusqu'à étouffement les commerçants sans âme, ces parasites qui s'accrochaient à ses vieilles pierres avec la force de leur avidité. Seul au milieu de ses tours séculaires, Jean-Pierre se demanda l'espace d'un instant s'il n'était pas retourné au Moyen-Âge quand il passa devant un petit magasin à la vitrine éclairée.

Il secoua la tête en voyant le déballage de livres ésotériques et d'épées en plastique « made in China », mais il en oublia enfin le lieu pour se concentrer sur son objectif. Il arpenta la Cité, attentif au moindre bruit. Le soleil ne tarderait plus à colorer l'horizon d'un bleu orangé quand il entendit une voix rauque.

– Avance, putain !

Jean-Pierre avança prudemment la tête à l'angle d'une rue et aperçut un jeune homme. Celui-ci hurla à nouveau après un chiot qui avançait, queue entre les pattes, oreilles baissées, sans comprendre ce qui provoquait la colère de son maître. Crâne rasé, arcade percée et bière à la main, il portait un pantalon noir déchiré et un tee-shirt sale et il ordonnait à son chien, un jeune berger allemand, de rester à ses pieds tout en évitant ses titubations d'ivrogne. Quand les rangs noirs venaient cogner contre les pattes arrière de l'animal, celui-ci recevait une salve de coups et d'insultes. Jean-Pierre sentit alors son estomac se nouer et son cœur cogner contre sa poitrine. Il savait que c'était lui qu'il cherchait. Ce bipède sadique était une proie idéale. Il regarda autour de lui mais ils étaient seuls. Le jeune s'élança contre son chien et le tabassa encore à trois reprises. Il les suivit et ils sortirent finalement de la Cité, passant sur son pont-levis au-dessus des douves asséchées. Ils longèrent ensuite des maisons anciennes sur des routes pavées pour arriver au bord

du fleuve qui traversait le département. La lune pâle traînait sa clarté blafarde sur les ultimes couches de noir profond d'un ciel sans nuages. Jean-Pierre regarda derrière lui. Tout était calme. La Cité était encore éclairée et les pierres scintillaient comme pour répondre aux étoiles qui s'éteignaient peu à peu. Le jeune jeta sa bière dans l'eau et trébucha sur une pierre. Il se rattrapa avant de chuter mais le chien, ne comprenant l'attitude de son maître, se figea, tremblant de tous ses membres en pressentant une nouvelle correction qui ne se fit pas attendre.

– Qu'est-ce que tu fais ! Tu te fous de ma gueule, sale clébard ?

Il s'élança et donna un violent coup de pied contre le flan du chien qui hurla de douleur, puis il le saisit par le cou et lui asséna deux grands coups de poing dans la truffe. L'animal se coucha en couinant, le regard rempli d'une détresse qui affecta profondément Jean-Pierre. Chez les canidés, la soumission faisait cesser tout acte d'agressions du dominant, mais pas chez l'homme qui redoublait de violence pour mieux asseoir sa supériorité. Cette particularité avait été fatale au chiot. Le jeune donna un dernier coup de pied et la carcasse glissa sur près de deux mètres, soulevant un nuage de poussières qui se mêla à ses larmes. L'autre sortit une cigarette qu'il alluma sans jeter un seul regard aux derniers souffles de son compagnon. Jean-Pierre

s'approcha en silence, en essayant de réprimer cette furieuse envie de le tuer sur le champ. Quand il fut à quelques mètres derrière lui, il toussota pour attirer l'attention.

– Salut, dit-il à voix basse et en regardant derrière lui.

– Tu veux quoi, mec ? dit le jeune sans bouger.

– Tu veux de la coke ? Ou de l'exta ?

L'autre se tourna vers lui, les yeux rougis par l'alcool.

– Quoi ?

– J'ai tout ce qu'il faut.

– T'es flic ?

– Un flic ne proposerait pas de la drogue. Ils n'en ont pas le droit.

Le jeune hocha la tête.

– Ouais, il paraît. C'est quoi ton prix ?

– T'es un nouveau client, t'as droit à un échantillon gratuit.

– Même de crack ?

– Même de crack.

Le jeune lança un rire tonitruant.

– Mon pote, si jamais les dealers du coin apprennent comment tu travailles, ça va chauffer pour toi.

– Si tu ne leur dis rien, il n'y aura pas de problème. Suis-moi, je suis garé juste à côté.

– Ça marche, dit-il avec un ton agressif qui dissimulait un manque d'assurance.

Ils laissèrent la dépouille de l'animal sur les berges de l'Aude et avancèrent vers le centre-ville, Jean-Pierre devançant sa proie de quelques mètres. Ils longèrent ainsi une avenue puis remontèrent quelques marches pour regagner un parking. Jean-Pierre invita le jeune homme à monter dans son véhicule.

– Elle est pourrie ta caisse, mec.

– Elle est surtout invisible.

– Quoi ?

– Qui fait attention à une vieille bagnole comme ça ?

– T'as raison, carrément personne. On va où ?

– À la boutique. On va rouler un peu, c'est en pleine campagne.

– Mon pote, t'es le plus mauvais dealer que j'ai jamais vu. Si tu me refiles de la merde, maintenant je saurai où venir te chercher.

– Tu ne regretteras pas. Prend déjà ça, c'est mon cadeau de bienvenue.

– C'est quoi ? demanda le jeune en faisant tourner le petit comprimé entre ses doigts sales.

– Prends-le, tu m'en diras des nouvelles.

Le jeune haussa légèrement les épaules et croqua le Rohypnol, un puissant somnifère aussi appelé « drogue du violeur ». Il mit ses pieds sur le tableau de bord et ferma les yeux. Quand il reprit conscience, il était attaché. Il ouvrit lentement les

yeux sur un vieux plafond en bois. Il était allongé sur quelque chose de dur et froid, dans une grande pièce sombre. Il regarda autour de lui et comprit qu'il se trouvait dans une sorte de grange, attaché sur une table en inox par des chaînes et des lanières. Il tira dessus, mais ses forces l'avaient quitté. Il se sentait nauséux, faible et ressentait des douleurs dans tous les muscles. Il appela, mais n'eut de réponse que son écho. Il tourna la tête vers une table plus petite, en bois, sur laquelle étaient posés des scies et couteaux de boucher. Au sol, tout autour de la table, il remarqua de la sciure et de grands sceaux. Il enleva un copeau de bois collé sur sa joue en frottant son visage contre l'épaule. De son esprit embrumé, il se rappela de l'homme venu lui proposer de la drogue et tapa du poing contre la table. « Olivier, mon fils, tu es encore plus naïf que con, et c'est pas peu dire. », lui disait sa mère. La dernière fois qu'il l'avait vue, son beau-père lui avait laissée un cocard et trois côtes fracturées, mais elle avait trouvé la force de lui sourire une dernière fois de ses dents jaunies par le tabac quand il avait fermé la porte pour les quitter tous les deux. Il n'avait pas remis les pieds chez lui depuis plus de deux ans, mais à ce moment précis, il aurait tout donné pour être dans les bras de sa mère. Pour la première fois depuis longtemps, Olivier avait peur. La peur de celui qui ne maîtrise plus rien, la peur de la victime,

comme quand il était plus jeune et que son beau-père ouvrait doucement la porte de la chambre au beau milieu de la nuit. Il sentit les mêmes frissons d'horreur courir le long de sa colonne vertébrale et des larmes d'enfant roulèrent sur ses joues. Il entendit une clé dans une serrure en métal.

– Hé ! hurla Olivier.

Il essaya de se relever, mais la chaîne était fixée à ses quatre membres, alors il contracta son corps dans un violent spasme avant de retomber contre l'innox glacé.

– Y a quelqu'un ? demanda-t-il.

– Oui, souffla une voix qu'il reconnut aussitôt.

– C'est quoi ce bordel ? Fais-moi sortir, espèce d'enfoiré !

Il entendit un léger ricanement en guise de réponse.

– Détache-moi, putain !

– Ferme-la, chuchota la voix.

Jean-Pierre apparut devant lui. Il était calme, et ce calme glaça le sang d'Olivier. Il ne semblait pas manifester d'émotion particulière. Il le regardait comme on regarde un insecte pour lequel on ne porte pas d'intérêt.

– Laisse-moi partir !

– Je t'ai dit de la boucler. Il n'y a personne ici. Personne ne sait que tu es là, personne ne viendra te chercher. Accepte juste ton sort.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?
- Tu vas simplement retrouver ta place dans la chaîne alimentaire.